

RIMES

Gustavo Adolfo Bécquer

Traduction de Christian Rinderknecht
rinderknecht@free.fr

18 mai 2024

1 [XLVIII]

Comme s'arrache le fer d'une plaie,
j'arrachai son amour de mes entrailles,
bien que je sentis ce faisant
que je m'arrachais la vie avec lui.

De l'autel que je lui dressai dans mon âme,
la volonté abattit son image,
et la lumière de la foi qui en elle brûlait
devant l'autel désert, s'éteignit.

Son image tenace vient encore à mon esprit
pour combattre ma détermination...
Quand pourrai-je dormir de ce sommeil
où s'achève le rêve ?

2 [XLVII]

Je me suis penché sur les gouffres béants
de la terre et du ciel,
et j'en ai vu la fin avec les yeux
ou la pensée.

Mais hélas ! je parvins à l'abîme d'un cœur
et je m'inclinai un moment,
et mon âme et mes yeux se troublèrent,
si profond et si noir il était !

3 [XLIV]

À la clef d'un arc mal assuré,
aux pierres rougies par le temps,
campait le blason gothique,
œuvre d'un rude ciseau.

Panache de son heaume de granit,
le lierre qui pendait autour
ombrail l'écu où une main
tenait un cœur.

Pour le contempler en ce lieu désert,
 nous nous arrêtâmes tous deux :
 et cela, me dit-elle, est le parfait emblème
 de mon amour constant.

Hélas ! Ce qu'elle me dit alors était vrai :
 vrai que le cœur,
 elle l'aurait sur la main, partout...
 mais dans la poitrine, non.

4 [XXXVIII]

Les soupirs sont air, et à l'air ils vont.
 Les larmes sont eau, et à la mer elles vont.
 Dis-moi, ma demoiselle : quand l'amour s'oublie,
 sais-tu où il va ?

5 [LXXII]

Première voix

Les ondes ont une vague harmonie ;
 les violettes, une suave odeur ;
 les brumes d'argent, la froide nuit ;
 la lumière et l'or, le jour ;
 moi, quelque chose de meilleur :
 moi, j'ai l'*Amour* !

Deuxième voix

Aura de liesse, nuée radieuse,
 vague d'envie qui baise le pied,
 île de songes où repose
 l'âme inassouvie.
 Douce ivresse,
 c'est la *Gloire*.

Troisième voix

Braise allumée est le trésor,
 ombre qui fuit la vanité.
 Tout est mensonge : la gloire, l'or ;
 seul ce que moi j'adore
 est vrai :
 la *Liberté* !

Ainsi passaient les bateliers en chantant
 l'éternelle chanson,
 et l'écume sautait aux coups de rame,
 blessée par le soleil.

T'embarques-tu ?, me criaient-ils. Et moi, souriant,
 je leur dis au passage :
 « J'ai déjà embarqué. », et je leur pointai
 mes habits étendus qui séchaient encore sur la plage.

6 [XVIII]

Fatiguée par la danse,
 la couleur ardente, le souffle court,
 appuyée à mon bras,
 elle s'arrêta à un bout du salon.

Parmi la gaze légère
 que soulevait son sein palpitant,
 une fleur était bercée
 d'un mouvement doux et mesuré.

Comme dans un berceau de nacre
 que pousse la mer et caresse le zéphyr,
 peut-être dormait-elle là-bas du souffle
 de ses lèvres entrouvertes.

Oh ! Qui, pensai-je, pourrait ainsi
 laisser filer le temps !
 Oh ! Si les fleurs dorment,
 quel sommeil si doux !

7 [XXVI]

Je vais contre mes intérêts en le confessant.
 Néanmoins, mon aimée,
 je pense comme toi qu'une ode est seule bonne
 écrite au dos d'un chèque.
 Il ne manquera pas quelque sot qui, en l'entendant,
 ne se signe et dise :
Femme, à la fin du dix-neuvième siècle,
matérielle et prosaïque... Sottises !
 Des voix qui font courir quatre poètes
 qui se drapent en hiver avec une lyre !
 Aboiements des chiens à la lune !
 Tu sais et je sais qu'en cette vie,
 celui qui *l'écrit* avec génie est très rare,
 et qu'avec de l'or, quiconque *fait* de la poésie.

8 [LVIII]

Veux-tu éviter l'amertume de la lie
 de ce nectar délicieux ?
 Alors hume-le, approche-le de tes lèvres
 et écarte-le ensuite.

Veux-tu que nous gardions un doux
 souvenir de cet amour ?
 Alors aimons-nous aujourd'hui, et demain
 disons-nous adieu !

9 [LV]

Dans le tumulte discordant de l'orgie,
 l'écho d'un soupir
 caressa mon oreille
 comme une note de musique lointaine.

L'écho d'un soupir que je connais,
 formé d'une haleine que j'ai bue,
 parfum d'une fleur qui croît cachée
 dans un cloître sombre.

Mon adorée d'un jour, ma tendre, me dit :

— À quoi penses-tu ?
 — À rien... — À rien, et tu pleures ?
 — J'ai la tristesse gaie et le vin triste.

10 [XLIV]

Comme dans un livre ouvert,
 je lis dans le fond de tes pupilles.
 À quoi bon feignent les lèvres
 des rires que démentent les yeux ?

Pleure ! N'ai honte
 de confesser que tu m'aimas un peu.
 Pleure ! Personne ne nous voit.
 Vois : je suis un homme... et je pleure aussi.

11 [I]

Je sais un hymne géant et étrange
 qui annonce dans la nuit de l'âme¹ une aurore,
 et ces pages sont de cet hymne
 des cadences que l'air dilate dans l'ombre.

Je voudrais l'écrire, domptant
 de l'homme la rebelle langue mesquine,
 avec des mots qui soient à la fois
 soupirs et rires, couleurs et notes.

Mais vaine est la lutte : il n'est aucune mesure
 qui puisse l'enfermer, et c'est à peine, ô ma belle !
 si je peux te le conter seul à seul à l'oreille
 en tenant tes mains dans les miennes.

12 [L]

1. La « nuit obscure de l'âme » est une expression attribuée à Jean de la Croix. Elle désigne l'épreuve de l'absence de Dieu chez le mytique. Cf. poème 56.

Comme le sauvage aux mains malhabiles
fait à discrétion un dieu d'un tronc,
et ensuite devant son œuvre s'agenouille,
cela nous le fîmes toi et moi.

Nous donnâmes forme réelle à un fantôme,
invention ridicule de l'esprit,
et, l'idole une fois là, nous sacrifiâmes
notre amour sur son autel.

13 [VII]

Dans l'angle obscur du salon,
de son maître peut-être oubliée,
silencieuse et couverte de poussière,
trônait la harpe.

Que de notes dormaient sur ses cordes,
comme dorment les oiseaux sur les branches,
attendant la main de neige
qui les fait s'envoler !

Hélas ! pensai-je. Que de fois le génie
ainsi dort-il au fond de l'âme,
et attend une voix, comme Lazare,
qui lui dise : *Lève-toi et marche !*

14 [XLIX]

Parfois je la rencontre de par le monde
et elle passe près de moi ;
et elle passe en souriant, et je dis :
Comment peut-elle rire ?

Puis point à ma lèvre un autre sourire,
masque de la douleur,
et je pense alors : *Peut-être rit-elle
comme je ris moi-même.*

15 [II]

*Saeta*² qui traverse en volant,
lancée au hasard
sans qu'on ne sache
où, tremblante, elle se plantera ;

feuille sèche de l'arbre
emportée par la bourrasque,³
et on ne devine le sillon
où elle retombera ;

vague géante que le vent
enfle et pousse dans la mer,
et roule et passe, et ne sait
quel rivage elle va cherchant ;

lueur qui, prête à s'éteindre,
brille en ronds tremblants,
et l'on ne sait d'entre-eux
lequel sera le dernier :

c'est moi qui, au hasard,
traverse le monde sans penser
d'où je viens, ni où
mes pas me mèneront.

16 [XLII]

Quand on me le conta, je sentis le froid
d'une lame d'acier dans les entrailles ;
je m'appuyai contre le mur, et un instant
je perdis la conscience du lieu où j'étais.

La nuit s'abattit sur mon être ;
d'ire et de pitié s'inonda mon âme

2. Courte prière chantée depuis les balcons au passage des trônes portant des scènes de la Passion du Christ, pendant la Semaine Sainte, principalement en Andalousie. L'étymologie est le latin *sagitta*, signifiant *flèche*, d'où la métaphore qui suit.

3. Il pourrait s'agir aussi, au sens propre, du *vendaval*, un vent du sud soufflant sur la vallée du Guadalquivir, qui traverse Séville.

et je compris pourquoi on pleure,
et je compris pourquoi on tue !

Le nuage de douleur passa... Avec peine
je parvins à balbutier quelques mots.
Et qui me donna la nouvelle ? Un ami fidèle.
Il m'avait rendu un grand service. Je le remerciai.

17 [LIX]

Moi, je sais quel est l'objet
de tes soupirs ;
Moi, je sais la cause de ta douce
et secrète langueur.

Tu ris ? Un jour
tu sauras, petite, pourquoi.
Toi, tu le soupçonnes
et moi je le sais.

Moi, je sais quand tu rêves
et ce qu'en songe tu vois.
Comme dans un livre je peux lire
sur ton front ce que tu tais.

Tu ris ? Un jour
tu sauras, petite, pourquoi.
Toi, tu le soupçonnes
et moi je le sais.

Moi, je sais pourquoi tu souris
et pleures à la fois ;
moi, je pénètre les recoins mystérieux
de ton âme de femme.

Tu ris ? Un jour
tu sauras, petite, pourquoi.
Pendant que tu éprouves tant et ne sais rien,
moi, qui ne ressens plus rien, je sais tout.

18 [LXVII]

Quelle merveille que de voir le jour
se lever, couronné de feu,
et, à son baiser enflammé,
voir briller les vagues et s'incendier l'air !

Quelle merveille, après la pluie,
dans le soir bleuté de l'automne triste,
que de respirer le parfum
des fleurs humides jusqu'à satiété !

Quelle merveille, quand la blanche neige
tombe silencieusement en flocons,
que de voir s'agiter les langues rougeâtres
des flammes inquiètes !

Quelle merveille, après la fatigue,
que de bien dormir, et ronfler comme un sous-chantre,
et manger, et grossir... Et quel malheur
que cela seulement ne suffise pas !

19 [XXII]

Comment vit encore cette rose que tu as prise
contre ton cœur ?
Avant de la contempler,
jamais je n'avais vu de fleur sur un volcan.

20 [LVI]

Aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui,
et toujours pareil !
Un ciel gris, un horizon éternel,
et marcher... marcher.

Le cœur battant la mesure
comme une machine stupide ;
l'intelligence obtuse du cerveau
endormie dans un recoin.

L'âme, dans son ambition du Paradis,

le cherche sans foi.
Fatigue sans objet, vague qui roule
sans savoir pourquoi.

La voix, d'un ton égal,
chante incessamment le même chant.
La goutte d'eau monotone qui tombe,
et tombe, sans cesse.

Ainsi vont les jours, filant
les uns après les autres,
aujourd'hui comme hier... et tous
sans plaisir ni douleur.

Hélas ! Parfois je me souviens en un soupir
d'une affliction ancienne.
Amère est la douleur, mais au moins
souffrir est vivre !

21 [XXI]

Qu'est la poésie ? dis-tu en plantant
dans mes iris tes iris bleus.⁴
Qu'est la poésie ! Et toi tu me le demandes ?
La poésie... c'est toi.

22 [XXIII]

Pour un regard, un monde ;
pour un sourire, un ciel ;
pour un baiser... j'ignore
que t'offrir pour un baiser !

23 [LXXV]

4. NDT. Ce quatrain est célèbre dans le monde hispanophone. Dans l'original figure *pupila* (pupille), que nous avons courageusement corrigé en *iris* pour ne pas troubler la lecture, car le lecteur francophone n'a probablement pas déjà appris par cœur ce poème. Voir poèmes 21, 25 et 29.

Serait-il vrai que, quand le sommeil touche
de ses doigts de rose nos yeux,
l'âme s'enfuit en vol pressé
de la prison qu'elle habite ?

Serait-il vrai que, hôte des brumes,
au souffle ténu de la brise nocturne,
elle monte, ailée, à la région vide
pour en rencontrer d'autres ?

Et là, dévêtue de la forme humaine,
là, les liens terrestres rompus,
elle habite de brèves heures
le monde silencieux de l'idée ?

Et qu'elle rit et pleure, et exècre et aime,
et conserve un visage de douleur et joie,
pareil à celui que laisse un météore
quand il traverse le ciel ?

Moi, je ne sais si ce monde de visions
vit hors de nous ou en nous :
ce que je sais, c'est que je connais maintes gens
que je ne connais pas.

24 [LXXIV]

Les habits défaits,
les épaules nues,
deux anges veillaient
sur le linteau doré de la porte.

Je m'approchai des fers forgés
qui défendent l'entrée
et, des doubles grilles,
je la vis au fond, confuse et blanche.

Je la vis comme l'image
qui passe en rêverie,
comme un rai de lumière ténu et diffus
qui passe parmi les ténèbres.

Je sentis mon âme pleine
d'un désir ardent ;
comme attire un abîme, ce mystère
vers lui m'entraînait.

Mais hélas ! le regard des anges
semblait me dire :
Le seuil de cette porte,
seul Dieu le franchit !

25 [VIII]

Quand je regarde l'horizon bleu
se perdre au lointain,
au travers d'une gaze de poussière
dorée et inquiète,

je crois possible de m'arracher
du sol misérable
et flotter avec la brume dorée
en atomes légers,
défait comme elle.

Quand je vois de nuit, dans le fond
obscur du ciel,
trembler les étoiles comme d'ardents
iris⁵ de feu,

je crois possible de m'envoler
là où elles brillent,
et m'inonder de leur lumière
et, en un feu qui a pris,
me fondre avec elles en un baiser.

Sur la mer de doute où je vogue,
je ne sais même pas ce que je crois ;
pourtant ces désirs me disent
que je porte quelque chose
de divin, ici, en moi.

5. NDT L'original emploie *pupila* (pupille). Voir poèmes 21 et 29.

26 [XLI]

Tu étais l'ouragan et moi la haute
 tour qui défie son pouvoir :
 tu devais te fracasser ou m'abattre...
 Impossible !

Tu étais l'océan et moi la roche
 dressée qui attend son va-et-vient :
 tu devais te briser ou m'arracher...
 Impossible !

Belle, toi ; moi, altier ; habitués
 l'un à l'emporter, l'autre à ne pas céder :
 étroite, la sente ; inévitable, le choc...
 Impossible !

27 [IX]

Le zéphyr qui gémit faiblement
 baise les ondes légères qu'il plisse en jouant ;
 le soleil baise la nuée à l'occident
 jusqu'à ce que, de pourpre et d'or, il la nuance ;
 la flamme à l'entour du tronc ardent
 s'étale en baisant une autre flamme,
 et jusqu'au saule pesant, qui se penche
 vers la rivière qui le baise, renvoie un baiser.

28 [XXXVII]

Je mourrai avant toi : caché
 dans les entrailles déjà
 je porte le fer avec lequel ta main ouvrit
 la large blessure mortelle.

Je mourrai avant toi et mon âme,
 dans son entêtement tenace,
 s'assiera aux portes de la mort,
 t'attendant là-bas.

Avec les heures, les jours ; avec les jours,
 les années s'envoleront ;
 et tu frapperas à cette porte enfin...
 Qui peut ne pas frapper ?

Puis la terre gardera
 tes fautes et ta dépouille,
 tu te laveras dans les ondes de la mort
 comme dans un autre Jourdain ;

là-bas, où le murmure de la vie
 va mourir en tremblant,
 comme la vague va en silence
 expirer sur le rivage ;

là-bas, où le sépulcre qui se ferme
 ouvre une éternité,
 tout ce que nous deux avons tu,
 nous devrons en parler, là-bas.

29 [XIII]

Tes iris ⁶ sont bleus et, quand tu ris,
 leur clarté suave me rappelle
 l'éclat tremblant du matin
 qui se reflète dans la mer.

Tes iris sont bleus et, quand tu pleures,
 les larmes transparentes en eux
 me semblent gouttes de rosée
 sur une violette.

Tes iris sont bleus et, si irradie une idée
 comme un point de lumière au fond,
 elle paraît une étoile perdue
 dans le ciel de l'après-midi.

30 [XXXI]

6. NDT L'original emploie *pupila* (pupille). Voir poèmes 21 et 25.

Notre passion fut une tragique saynète
dont l'absurde fable
fait jaillir rires et pleurs,
le comique et le grave confondus.

Mais le pire de cette histoire fut
qu'à la fin de l'acte,
à elle échurent larmes et rires,
et à moi seulement les larmes.

31 [XXV]

Quand t'enveloppent dans la nuit
les ailes de tulle du sommeil
et que tes cils tendus
imitent des arcs d'ébène,

pour écouter les battements
de ton cœur inquiet
et sentir ta tête endormie
pencher sur ma poitrine,

je donnerais, mon amour,
tout ce que je possède :
la lumière, l'air
et la pensée !

Quand tes yeux se fixent
sur un objet invisible
et le reflet d'un sourire
illumine tes lèvres,

pour lire sur ton front
la pensée secrète
qui passe comme un nuage marin
sur le large miroir,

je donnerais, mon amour,
tout ce que je désire :
la renommée, l'or,
la gloire, le génie !

Quand ta langue devient muette,
 et ton haleine se presse,
 et tes joues s'allument,
 et tu entrouvres tes yeux noirs,

pour voir entre tes cils
 briller d'un feu humide
 l'étincelle ardente qui jaillit
 du volcan des désirs,

je donnerais, mon amour,
 tout ce que en quoi j'espère :
 la foi, l'âme,
 la terre, le ciel !

32 [LVII]

Cette carcasse d'os et de peau
 se fatigue à la fin de tant promener une tête folle,
 et je ne le regrette pas,
 car, bien qu'il soit vrai que je ne sois pas vieux,

de la part de vie qu'il me revient
 de la vie du monde,
 j'ai fait un tel usage à mes dépens que je jurerais
 avoir condensé un siècle en chaque jour.

Ainsi, si je mourais à l'instant,
 je ne pourrais dire que je n'ai vécu ;
 si la casaque paraît neuve par dehors
 je sais qu'elle a vieilli par dedans.

Elle a vieilli, oui ; malgré mon étoile !
 mon ardeur dolente le dit suffisamment ;
 c'est qu'il est des douleurs qui gravent sur le cœur
 leurs empreintes horribles au lieu du front.

33 [XXIV]

Deux rouges langues de feu
qui, enlacées au même tronc,
s'approchent et, en se baisant,
forment une seule flamme ;

deux notes que la main fait jaillir
du luth en même temps,
et qui, dans l'espace, se réunissent
et s'embrassent en harmonie ;

deux vagues qui viennent ensemble
mourir sur une plage
et, en se brisant, se couronnent
d'un panache d'argent ;

deux lambeaux de vapeur
qui s'élèvent du lac,
et, en se joignant dans le ciel,
forment un nuage blanc ;

deux idées qui surgissent de pair,
deux baisers qui éclatent de concert,
deux échos qui se confondent...
ainsi sont nos deux âmes.

34 [XLIII]

J'écartai la lampe et au bord
du lit défait je m'assis,
muet, sombre, les pupilles immobiles
plantées dans le mur.

Combien de temps restai-je ainsi ? Je ne sais ;
quand me quitta l'horrible ivresse de douleur,
la lueur expirait et sur mes balcons
le soleil riait.

Je ne sais non plus, en de si terribles heures,
à quoi je pensais ou ce qui me traversa ;
je me souviens seulement avoir pleuré et maudit,
et avoir vieilli cette nuit-là.

35 [LII]

Lames géantes qui vous brisez en mugissant
sur les rivages déserts et lointains :
enveloppé dans le drap d'écumes,
emportez-moi avec vous !

Rafales d'ouragans qui arrachent
de la grande forêt les feuilles mortes :
entraîné dans l'aveugle tourbillon,
emportez-moi avec vous !

Nuées de tempête que rompt l'éclair
et qui ornez les orles défaits en feu :
enlevé parmi la brume obscure,
emportez-moi avec vous !

Emportez-moi, par pitié, là où le vertige
m'arracherait la mémoire et la raison.
Par pitié ! J'ai peur de rester
seul à seul avec ma douleur !

36 [LIV]

Quand nous évoquons à nouveau
les heures fugaces du passé,
une larme tremblante brille,
prompte à glisser sur ses cils noirs.

Et, enfin, elle glisse et tombe comme goutte
de rosée à la pensée que,
tel ce jour pour hier, pour ce jour demain,
tous deux nous soupirerons à nouveau.

37 [XX]

Elle sait, si parfois ses lèvres rouges
sont brûlées par une atmosphère invisible,
que l'âme qui peut parler avec les yeux
peut aussi embrasser avec le regard.

38 [LIII]

Elles reviendront, les obscures hirondelles,
pendre leurs nids à ton balcon
et, à nouveau, avec leurs ailes
elles toqueront aux carreaux en jouant.

Mais celles qui réfrénaient leur vols
en contemplant ta beauté et mon bonheur,
celles qui apprirent nos noms...
celles-ci ne reviendront pas !

Ils reviendront, les épais chèvrefeuilles,
escalader les murs de ton jardin,
et, à nouveau, leurs fleurs s'ouvriront le soir,
encore plus belles.

Mais celles figées par la rosée,
dont nous regardions les gouttes trembler
et tomber comme larmes du jour...
celles-ci ne reviendront pas !

Ils reviendront, les mots ardents de l'amour
sonner à ton oreille,
ton cœur se réveillera peut-être
de son profond sommeil.

Mais, muet et absorbé et à genoux,
comme on adore Dieu devant son autel,
comme moi je t'ai aimée..., détrompe-toi,
ainsi personne ne t'aimera plus.

39 [IV]

Ne dites pas que, épuisé son trésor,
faute de sujet, la lyre s'est tue :
il pourrait ne pas y avoir de poètes,
mais toujours il y aura la poésie.

Tant que les ondes embrasées
de la lumière palpiteront aux baisers,
tant que le soleil vêtira

les nuées déchirées de feu et d'or ;
 tant que l'air portera en son giron
 parfums et harmonies ;
 tant qu'il aura un printemps au monde,
 il y aura la poésie !

Tant que la science échouera à découvrir
 la source de la vie,
 et qu'en mer ou au ciel il y aura un abîme
 qui résiste au calcul ;
 tant que l'humanité, toujours progressant,
 ne saura où elle va ;
 tant qu'il aura un mystère pour l'homme,
 il y aura la poésie !

Tant que l'on sentira l'âme se réjouir
 sans que les lèvres ne rient ;
 tant que l'on pleurera sans que le sanglot
 ne vienne troubler la pupille ;
 tant que le cœur et la tête
 continueront à batailler ;
 tant qu'il y aura espoirs et souvenirs,
 il y aura la poésie !

Tant qu'il y aura des yeux qui reflètent
 les yeux qui les regardent,
 tant que répondra la lèvre soupirant
 à la lèvre qui soupire ;
 tant que deux âmes en un baiser
 confondues pourront se toucher ;
 tant qu'il existera une femme splendide,
 il y aura la poésie !

40 [XXX]

Une larme poignait à ses yeux
 et une phrase de pardon à mes lèvres ;
 l'orgueil parla et son pleur s'assécha,
 et la phrase sur mes lèvres expira.

Je vais mon chemin ; elle, un autre ;

mais en repensant à notre amour mutuel,
 je dis encore : *Pourquoi n'ai-je rien dit ce jour-là ?*
 et elle doit se dire : *Pourquoi n'ai-je pas pleuré ?*

41 [LX]

Ma vie est une friche ;
 fleur que je touche s'effeuille.
 Sur mon chemin fatal,
 on va semant le mal
 pour que moi je le recueille.

42 [III]

Secousse étrange
 qui agite les idées,
 comme ouragan qui pousse
 les vagues au galop ;

murmure qui dans l'âme
 s'élève et va croissant,
 comme volcan sourd qui
 annonce qu'il va s'embraser ;

silhouettes difformes
 d'êtres impossibles ;
 paysages apparaissant
 comme au travers d'un tulle ;

couleurs qui se marient
 et imitent dans l'air
 les atomes de l'iris
 qui nagent dans la lumière ;

idées sans paroles,
 paroles insensées ;
 cadences sans rythme
 ni mesure ;

souvenirs et désirs

de ce qui n'existe pas ;
transports de joie,
envies de pleurer ;

activité nerveuse
qui erre sans emploi,
sans rênes qui guident
ce cheval ailé ;

folie que l'âme
exalte et enflamme,
ivresse divine
du génie créateur...

Telle est l'inspiration !

Voix géante qui ordonne
le chaos dans le cerveau,
et, parmi les ombres, fait
paraître la lumière ;

brillante rêne d'or
qui, puissante, freine
de l'esprit exalté
le coursier volant ;

fil de lumière qui noue
les pensées en gerbes,
soleil qui rompt les nuées
et atteint le zénith ;

main intelligente
qui parvient à réunir
les mots indociles
en un collier de perles ;

rythme harmonieux
qui enserre dans la mesure
les notes fugitives
avec cadence et nombre ;

ciseau qui mord dans le bloc,
modelant la statue,

et la beauté plastique
ajoute à l'idéale ;

atmosphère où tournent
les idées en ordre,
tels des atomes que réunit
une attraction secrète ;

torrent où la fièvre
éteint sa soif ;
oasis qui à l'esprit
rend sa vigueur...

Telle est notre raison !

Avec ces deux toujours en lutte
et des deux vainqueur,
tant il n'est donné qu'au génie
de les mettre sous le même joug.

43 [XVI]

Si, quand les clochettes bleues de ton balcon
se bercent,
tu crois qu'en soupirant passe le vent
qui murmure,
sache que, caché parmi les feuilles vertes,
moi je soupire.

Si, quand résonne confusément derrière toi
une vague rumeur,
tu crois qu'une voix lointaine t'a appelé
par ton nom,
sache que, parmi les ombres qui t'entourent,
moi je t'appelle.

Si, quand ton cœur craintif se trouble
en pleine nuit,
tu sens sur tes lèvres une haleine
qui embrase,
sache que, bien que invisible à tes côtés,
moi je respire.

44 [LXXVII]

Tu dis que tu as un cœur, et tu le dis
seulement parce que tu sens ses battements.
Ce n'est pas un cœur... C'est une machine
qui, au rythme de son mouvement, fait du bruit.

45 [LXI]

En voyant mes heures lentes
de fièvre et d'insomnie défilier :
au bord de ma couche,
qui s'assiéra ?

Quand ma main tremblante
se tendra, prête à expirer :
cherchant une main amie,
qui la serrera ?

Quand la mort dépolira
le cristal de mes yeux :
mes paupières encore ouvertes,
qui les clora ?

Quand la cloche sonnera
(si elle sonne à mon enterrement) :
une prière en l'entendant,
qui la murmurera ?

Quand mes pâles restes
opprimeront la terre enfin :
sur la fosse oubliée,
qui viendra pleurer ?

Enfin, le jour suivant,
quand le soleil brillera à nouveau :
de mon passage de par le monde,
qui se souviendra ?

46 [X]

Les invisibles atomes de l'air
 alentour palpitent et s'enflamment,
 le ciel se défait en rayons d'or,
 la terre frémit de joie ;
 j'entends, flottant sur des ondes d'harmonie,
 rumeurs de baisers et battements d'ailes,
 et mes paupières se closent... Qu'arrive-t-il ?
 — C'est l'amour qui passe !

47 [LXV]

Vint la nuit et point d'asile ;
 et j'eus soif !... Je bus mes larmes.
 Et j'eus faim !... Je fermai mes yeux enflés
 pour mourir.

Étais-je dans un désert ? Bien qu'à mon oreille
 parvenait le rauque bouillonnement de la multitude,
 j'étais orphelin et pauvre. Le monde était
 un désert... pour moi !

48 [LXXVIII]

Feignant des réalités
 avec l'ombre vaine,
 l'Espoir va,
 devant le Désir.

Et ses mensonges,
 comme le Phénix, renaissent
 de ses cendres.

49 [LXIX]

Nous naissons de l'éclair lorsqu'il brille,
 et son éclat perdure encore quand nous mourons :
 si courte est la vie !

Nous courons après gloire et amour,
 ombres d'un rêve que nous poursuivons :
 s'éveiller est mourir !

50 [XVII]

Aujourd'hui la terre et les cieux me sourient,
 aujourd'hui le soleil atteint le fond de mon âme,
 aujourd'hui je l'ai vue..., je l'ai vue et elle m'a regardé...
 Aujourd'hui je crois en Dieu !

51 [XI]

— Je suis ardente, je suis brune,
 je suis le symbole de la passion ;
 mon âme est pleine de désirs de jouissance.
 Est-ce moi que tu cherches ?

— Ce n'est pas toi, non.

— Mon front est pâle, mes tresses d'or ;
 je peux t'offrir des bonheurs sans fin ;
 je garde un trésor de tendresse.
 Est-ce moi que tu appelles ?

— Ce n'est pas toi, non.

— Je suis un songe, fantôme
 impossible et vain de brume et lumière ;
 je suis incorporelle, je suis intangible,
 je ne puis t'aimer.

— Oh ! viens, toi, viens !

52 [XIX]

Quand sur ta poitrine tu penches
 un front mélancolique,
 tu me sembles
 un lys brisé,

car, en te donnant la pureté,
 qui est un symbole céleste,
 comme lui te fit Dieu
 d'or et de neige.

53 [XXIX]

La bocca mi baciò tutto tremante.

DANTE

Sur sa jupe elle tenait
le livre ouvert,
ses boucles noires
touchaient ma joue :
nous ne voyions pas les lettres,
aucun des deux, je crois,
mais nous gardions
un profond silence.
Combien cela dura ? Ni alors
je ne pus le savoir.
Je sais seulement qu'on n'entendait
rien d'autre que l'haleine
pressée qui s'échappait
des lèvres sèches,
je sais seulement que nous nous tournâmes
les deux en même temps,
et nos yeux se trouvèrent,
et retentit un baiser !

★ ★ ★

Le livre était l'œuvre de Dante,
son *Enfer*.
Quand nous y baissâmes les yeux,
je dis, tremblant :
— Comprends-tu maintenant qu'un poème
tient dans un vers ?
Et elle répondit, enflammée :
— Je le comprends maintenant !

54 [XXXVI]

Si l'on écrivait dans un livre
l'histoire de nos préjudices,
et si l'on effaçait de nos âmes autant
que l'on effacerait de ses pages...

Je t'aime tant encore : ton amour laissa
sur ma poitrine des traces si profondes
que si tu n'en effaçais qu'une,
je les effacerais toutes !

55⁷

Une femme m'a empoisonné l'âme,
une autre m'a empoisonné le corps ;
aucune des deux ne vint me chercher ;
moi, d'aucune des deux je ne me plains.

Comme le monde est rond, le monde tourne.
Si demain, tournant, ce poison
empoisonne à son tour, pourquoi m'accuser ?
Puis-je donner plus que ce que l'on me donna ?

56 [LXII]

D'abord une aube tremblante et vague,
un rai de lumière inquiète qui coupe la mer ;
puis elle étincelle et croît et se dilate
en une ardente explosion de clarté.

Le foyer brillant est la joie,
l'ombre craintive est la peine ;
Hélas ! Dans la nuit obscure de mon âme,⁸
quand poindra le jour ?

57 [VI]

7. Ce poème ne fut pas publié dans *Obras*, car probablement considéré immoral ou se rapportant à la muse de l'auteur, Julia Espín, en vie lors de la parution. Il est barré d'une croix dans le manuscrit, d'une encre autre que celle de l'auteur.

8. La « nuit obscure de l'âme » est une expression attribuée à Jean de la Croix. Elle désigne l'épreuve de l'absence de Dieu chez le mytique. Cf. poème 11.

Comme la brise qui rafraîchit le sang
sur le champ sombre des batailles,
chargée de parfums et d'harmonies
dans le silence de la nuit, elle erre ;

symbole de la douleur et de la tendresse,
dans l'horrible drame du barde anglais,
la douce Ophélie,⁹ la raison égarée,
chante et cueille des fleurs en passant.

58 [XXVIII]

Quand, parmi l'ombre obscure,
une voix perdue murmure,
troublant sa triste paix ;
si, au fond de mon âme,
je l'entends résonner doucement,

dis-moi : est-ce le vent virevoltant
qui se plaint, ou bien tes soupirs
me parlent-ils d'amour en passant ?

Quand le soleil à ma fenêtre
brille rouge au matin,
et mon amour évoque ton ombre ;
si sur ma bouche je crois sentir
l'impression d'une autre bouche,

dis-moi : est-ce que je délire aveuglément,
ou bien un baiser m'envoie-t-il ton cœur
dans un soupir ?

Et, dans le jour lumineux
et la pleine nuit noire,
si, dans tout ce qui entoure
mon âme qui te désire,
je crois te sentir et voir,

dis-moi : est-ce que je touche et respire
en rêve, ou est-ce que, dans un soupir,
tu me donnes ton haleine à boire ?

9. Personnage de la pièce de Shakespeare *Hamlet*.

59 [LXX]

Combien de fois, au pied des murs
moussus qui la gardent,
n'ai-je entendu la clochette au creux de la nuit
convoquer aux matines ?

Combien de fois la lune argentée traça
ma triste silhouette
jointe à celle du cyprès qui
dépasse les murailles de son verger ?

Quand l'église se drapait d'ombres,
combien de fois n'ai-je vu trembler
l'éclat de la lampe
sur les vitraux de son ogive ajourée ?

Bien que le vent sifflât
dans les angles obscurs de la tour,
je percevais sa voix vibrante et claire
parmi les voix du chœur.

Dans les nuits d'hiver, si un poltron
osait traverser la place déserte,
il hâtait son pas
quand il m'apercevait.

Et il ne manqua pas une vieille qui ne racontât
au matin suivant
que j'étais l'âme
de quelque sacristain mort en pécheur.

À tâtons, je connaissais les recoins
de l'atrium et de la façade ;
les orties qui poussent là-bas
peut-être gardent les empreintes de mes pieds.

Les hiboux effrayés, qui me suivaient
de leurs yeux de flammes,
 finirent par me considérer
comme un bon camarade, avec le temps.
À mon côté, les reptiles sans peur
avançaient en rampant :

je crois que même les saints de granit muets
me saluaient !

60 [XV]

Voile flottant de brume légère,
ruban plissé de blanche écume,
rumeur sonore
d'une harpe d'or,
baiser du zéphyr, onde de lumière,
tu es cela.

Toi, ombre aérienne qui t'évanouis
quand je crois enfin te saisir.
Comme la flamme, comme le son,
comme la brume, comme le gémissement
du lac bleu !

En mer, onde sonore sans rivages ;
dans le vide, comète errante,
longue plainte
du vent rauque,
soif perpétuelle de mieux,
je suis cela.

Moi, qui dans mon agonie, vers tes yeux
tourne mes yeux jour et nuit ;
moi, qui, infatigable et dément,
cours après une ombre, la fille ardente
d'une vision !

61 [LXVIII]

Je ne sais ce que j'ai rêvé
la nuit dernière.
Triste, très triste dû être le rêve,
car, éveillé, l'angoisse perdurait.

En reprenant corps je notai
l'humidité de l'oreiller

et, pour la première fois, je sentis en le notant
mon âme s'emplir d'un plaisir amer.

Triste affaire qu'un rêve
qui nous arrache des pleurs ;
mais j'ai une joie dans ma tristesse :
je sais qu'il me reste encore des larmes.

62 [V]

Esprit sans nom,
indéfinissable essence,
je vis avec la vie
sans formes de l'idée.

Je nage dans le vide,
tremble dans le brasier solaire,
je palpite parmi les ombres
et flotte avec les brumes.

Je suis la frange d'or
de la lointaine étoile,
je suis de la haute lune
la lumière tiède et sereine.

Je suis l'ardent nuage
qui ondoie dans le couchant,
je suis de l'astre errant
le sillage lumineux.

Je suis neige sur les cimes,
je suis feu sur les sables,
onde bleue sur les mers
et écume sur les rivages.

Dans le luth je suis note,
parfum dans la violette,
flamme fugace dans les tombes
et lierre parmi les ruines.

Je chante avec l'alouette
et bourdonne avec l'abeille ;

j'imité les bruits
qui résonnent en pleine nuit.¹⁰

Je tonne dans le torrent,
et siffle dans la foudre,
et aveugle dans l'éclair,
et rugis dans la tempête.

Je ris sur les collines,
susurre dans les herbes hautes,
souple dans l'onde pure,
et pleure sur les feuilles sèches.

J'ondule avec les atomes
de la fumée qui s'élève
et monte lentement au ciel
en spirales immenses.

Parmi les fils dorés
que les insectes suspendent,
je me mêle aux arbres
dans l'ardente sieste.

Je cours après les nymphes
qui, dans le courant frais¹¹
de la rivière cristalline,
s'ébattent nues.

Dans des bois de coraux
qui tapissent de blanches perles,
je poursuis dans l'océan
les naïades légères.

Dans les cavernes concaves
où le soleil ne pénètre jamais,
me mêlant aux gnomes,
je contemple leurs richesses.

Je cherche des siècles

10. NDT. Ce quatrain ne figure pas dans le manuscrit original, mais dans la publication dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir prensahistorica.mcu.es).

11. La publication dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir prensahistorica.mcu.es) recense : « le courant inquiet ».

les traces effacées,
et je sais de ces empires
dont il ne reste même pas le nom.¹²

Je poursuis en un brusque vertige
les mondes qui voltigent,
et ma pupille embrasse
la création entière.¹³

Je sais de ces régions
qu'une rumeur n'atteint pas,
et où d'informes astres
attendent un souffle de vie.

Je suis sur l'abîme
le pont qui traverse,
et l'échelle inconnue
qui unit le ciel à la terre.¹⁴

Je suis l'anneau invisible
qui assujettit
le monde de la forme
au monde de l'idée.

Enfin, je suis cet esprit,
essence inconnue,¹⁵
parfum mystérieux
dont le vase est le poète.

63 [XXVII]

Éveillée, je tremble à ta vue ;

12. Variante dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir [prensahistorica.mcu.es](#)) : « Je rencontre les traces effacées / de ces siècles, / dont il ne reste aucun souvenir / sur la face du globe. »

13. Variante dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir [prensahistorica.mcu.es](#)) : « J'embrasse du regard / la création entière, / et poursuis en un brusque vertige / les astres qui voltigent. »

14. Variante dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir [prensahistorica.mcu.es](#)) : « Je suis l'échelle inconnue / qui unit le ciel à la terre, / et ouvre à la pensée / un chemin vers d'autres sphères. »

15. Variante dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir [prensahistorica.mcu.es](#)) : « l'essence du sentiment, »

assoupie, j'ose te regarder ;
c'est pour cela, âme de mon âme,
que je veille pendant que tu dors.

Éveillée, tu ris et, en riant, tes lèvres
inquiètes me semblent
des éclairs carmins qui serpentent
sur un ciel enneigé.

Assoupie, un léger sourire plisse
les bords de ta bouche,
suave comme le sillage brillant
que laisse un soleil mourant...

Dors !

Éveillée, tu regardes et, en regardant, tes yeux
humides resplendent
comme la vague bleue dont la crête
est illuminée par un soleil étincelant.

Au travers de tes paupières, assoupie,
ils déversent un éclat calme,
comme la lueur tiède que répand
une lampe transparente...

Dors !

Éveillée, tu parles et, en parlant,
tes paroles vibrantes semblent
une pluie de perles se déversant à torrents
dans une coupe dorée.

Assoupie, dans le murmure de ton haleine
rythmée et ténue,
j'entends un poème que mon âme
amoureuse comprend...

Dors !

J'ai posé une main sur mon cœur
pour que son battement
ne résonne et ne trouble

le calme solennel de la nuit.

J'ai fermé enfin les persiennes
de ton balcon
pour que le flamboiement fâcheux
de l'aurore n'entre et ne t'éveille...

Dors !

64 [LXIV]

Comme l'avare garde son trésor,
je gardais ma douleur ;
je voulais prouver que l'éternel existe
à celle qui me jura un amour éternel.

Mais aujourd'hui je l'appelle en vain et le Temps,
qui l'épuisa, me dit :
*Ah, boue misérable ! Éternellement
tu ne saurais même souffrir !*

65 [XXXIV]

Muette, elle traverse et ses mouvements
sont harmonie silencieuse ;
ses pas retentissent et, en retentissant, ils rappellent
la cadence rythmée d'un hymne ailé.

Elle entrouvre les yeux, ces yeux
aussi clairs que le jour,
et la terre et le ciel, ce qu'ils embrassent,
flamboient d'un nouvel éclat dans ses pupilles.

Elle rie, et ses éclats de rire ont les notes
de l'eau fugitive ;
elle pleure, et chaque larme est un poème
de tendresse infinie.

Elle a la lumière, elle a le parfum,
la couleur et la ligne,

la forme qui engendre les désirs,
l'expression, source éternelle de poésie.

Qu'elle est stupide ? Bah ! Tant qu'en se taisant
elle garde l'énigme secrète,
toujours vaudra ce que je crois qu'elle tait
plus que ce qu'aucune autre ne me dirait.

66 [XL]

Sa main dans mes mains,
ses yeux dans mes yeux,
la tête amoureuse
appuyée sur mon épaule,
Dieu sait combien de fois,
d'un pas paresseux,
nous avons erré ensemble
sous les grands ormes
qui prêtent mystère et ombre
au porche de sa maison.
Et hier..., un an à peine
passé en coup de vent,
avec quelle exquise grâce,
avec quel admirable aplomb,
elle me dit, me présentant
quelque ami officieux :
*«Je crois qu'en quelque endroit
je vous ai vu.»* Ah ! Sots
qui êtes des salons
commères de bon ton
et marchiez là en chasse
de galants imbroglios :
quelle histoire vous avez manquée !
Quelle ambroisie
à dévorer
sotto voce en un cercle,
derrière l'éventail
de plumes et d'or !

★ ★ ★

Lune discrète et chaste,
 ormes touffus et grands,
 murs de sa demeure,
 seuils de son porche,
 taisez-vous, et que le secret
 ne vous abandonne !
 Taisez-vous, pour ma part
 j'ai tout oublié ;
 et elle..., elle, il n'y a de masque
 semblable à son visage !

67 [LXVI]

D'où viens-je ? Cherche le plus
 horrible et âpre des sentiers ;
 des empreintes de pieds ensanglantés
 sur la roche dure ;
 les restes d'une âme en lambeaux
 dans les ronces acérées :
 ils te diront le chemin
 qui conduit à mon berceau.

Où vais-je ? Traverse le plus
 sombre et triste des plateaux,
 ou une vallée de neiges éternelles
 et de brumes mélancoliques.
 Où se trouve une pierre solitaire
 sans aucune inscription,
 où habite l'oubli :
 là se trouvera ma tombe.

68 [LXIII]

Comme un essaim d'abeilles irritées,
 les souvenirs des heures passées
 sortent d'un recoin sombre de la mémoire
 pour me poursuivre.

Je veux les chasser. Effort inutile !

Ils m'encerclent, me harcèlent,
 et, l'un après l'autre, ils viennent planter
 le fin aiguillon qui envenime l'âme.

69 [XXXIII]

C'est une question de mots, et pourtant
 ni toi ni moi, jamais,
 après ce qui advint, ne conviendra
 à qui la faute incombe.

Quel dommage que l'Amour n'ait
 de dictionnaire à consulter
 quand l'orgueil est simplement orgueil
 et quand il est dignité !

70 [LI]

Du peu de vie qu'il me reste,
 je donnerais volontiers les meilleures années
 pour savoir ce que tu as raconté
 de moi à d'autres.

Et cette vie mortelle, et de l'éternelle
 ce qu'il me revienne — s'il m'en revient —
 pour savoir ce que, seule,
 de moi tu as pensé.

71 [LXXIII]

On ferma ses yeux
 qu'elle avait encore ouverts,
 on couvrit son visage
 d'une étoffe blanche,
 et d'aucuns sanglotant,
 d'autres silencieux,
 tous sortirent
 de la triste alcôve.

La lumière, qui flamboyait
dans un vase sur le sol,
projetait sur le mur
l'ombre de la couche,
et parmi cette ombre
on voyait, par intervalles,
se dessiner, rigide,
la forme du corps.

Le jour s'éveillait,
et à la première lueur,
il réveillait le village
de ses mille bruits.
Devant ce contraste
de vie et mystère,
de lumière et ténèbres,
je pensai un moment :

*Mon Dieu, oh combien
seuls restent les morts !*

Sur les épaules on la porta
de la maison à l'église,
et on laissa le cercueil
dans une chapelle.
Là-bas on entoura
sa pâle dépouille
de cierges jaunes
et d'étoffes noires.

En sonnant des Âmes¹⁶
la dernière cloche,
une vieille acheva
ses ultimes prières ;
elle traversa la large nef,
les portes gémirent
et le saint lieu
resta désert.

D'une horloge, on entendait

16. NDT. Service nocturne pendant lequel les fidèles prient pour les âmes des défunts.

le balancier mesuré
et, de quelques cierges,
le crépitement.
Tout était
si craintif et triste,
si obscur et transi,
que je pensai un moment :

*Mon Dieu, oh combien
seuls restent les morts !*

La langue de fer
de la haute cloche
lui dédia une volée
d'adieux plaintifs.
Le deuil aux habits,
amis et proches
passèrent en file,
formant le cortège.

Le pic ouvrit la niche
à une extrémité
de l'ultime asile,
obscur et étroit.
Là, on la coucha
et puis la mura,
et, avec un salut,
le cortège se retira.

Le pic sur l'épaule,
le fossoyeur,
chantonnant dans sa barbe,
se perdit au loin.
La nuit s'avavançait,
le soleil s'était couché ;
perdu parmi les ombres,
je pensai un moment :

*Mon Dieu, oh combien
seuls restent les morts !*

Dans les longues nuits

de l'hiver glacé,
 quand le vent
 fait craquer les bois
 et la forte averse
 fouette les carreaux,
 je me souviens parfois
 de la pauvre enfant.

Là-bas la pluie tombe
 d'un bruit éternel ;
 là-bas le souffle de la bise
 la combat.
 Étendue dans le creux
 du mur humide,
 peut-être ses os se gèlent
 de froid...

★ ★ ★

La poussière retourne-t-elle à la poussière ?
 L'âme s'envole-t-elle au ciel ?
 Tout est-il sans âme,
 corruption et bourbe ?
 Je ne sais ; mais il y a
 quelque chose que je ne m'explique pas,
 quelque chose qui,
 bien qu'il soit courageux de le faire,
 répugne à laisser si tristes,
 si seuls, les morts !

72 [XIV]

Je t'entrevis et l'image de tes yeux resta,
 flottant devant mes yeux
 comme la tâche sombre bordée de feu
 qui flotte et aveugle si l'on fixe le soleil.

Et où que je pose le regard
 je revois tes iris flamboyer,
 mais tu n'es pas là ; c'est ton regard,
 des yeux, les tiens ; rien de plus.

Dans l'angle de mon alcôve, je les regarde
 luire, détachés, fantastiques ;
 quand je dors, je les sens m'examiner,
 grand ouverts sur moi.

Je sais qu'il est des feux follets la nuit
 qui mènent le voyageur à sa perte ;
 moi, je me sens entraîné par tes yeux,
 mais où ils m'entraînent, je ne le sais.

73 [XXXII]

Elle passait, irrésistible dans sa splendeur,
 et je lui cédaï le pas ;
 je poursuivis sans me retourner, et pourtant
 quelque chose à mon oreille murmura : « *C'est elle.* »

Qui unit le soir au matin ?
 Je l'ignore : je sais seulement
 que lors d'une brève nuit d'été
 s'unirent les crépuscules et... *ainsi fut-il.*

74 [LXXVI]

Dans l'imposante nef
 de l'église byzantine,
 je vis la tombe gothique à la lueur
 indécise qui tremblait sur les vitraux.

Les mains sur la poitrine,
 et dans les mains un livre,
 une belle femme reposait
 sur le sarcophage, prodige du ciseau.

De son corps abandonné
 au doux poids opprimant,
 sa couche de granit se pliait
 comme de tendre plume et satin.
 Son visage gardait le divin éclat
 de l'ultime sourire,

comme le ciel garde
du soleil qui meurt le rai fugitif.

Assis sur le bord
de l'oreiller de pierre,
deux anges, le doigt sur la lèvre,
imposaient silence à l'enceinte.

Elle ne semblait pas morte :
on l'aurait dit dormant
dans la pénombre des arcs massifs
et contemplant le paradis en songe.

Je m'approchai
de l'angle sombre de la nef,
du pas retenu de qui vient
au berceau d'un enfant endormi.

Je la contemplai un moment,
cet éclat tiède,
ce lit de pierre qui offrait
un autre lieu vide proche du mur.

Dans l'âme s'avivèrent
la soif de l'infini,
le désir de cette vie de la mort,
pour laquelle les siècles sont un instant...

★ ★ ★

Fatigué du combat
dans lequel je lutte,
parfois je me souviens avec envie
de ce recoin obscur et caché.

De cette femme silencieuse et pâle
je me souviens et dis :
*« Oh, quel amour sans paroles que celui de la mort !
Quel sommeil, celui du sépulcre si calme ! »*

Pourquoi me le dire ? Je sais : elle est changeante,
altière et vaine et capricieuse ;
l'eau jaillirait d'une roche stérile
avant que des sentiments ne jaillissent de son âme.

Je sais qu'en son cœur, nid de serpents,
il n'y a de fibre qui réponde à l'amour ;
qu'elle est une statue inanimée... mais...
elle est si belle !

76 [LXXI]

Je ne dormais pas, errant dans la limbe
où les objets changent de forme,
espaces mystérieux qui séparent
la veille du sommeil.

Les idées, qui en rondes silencieuses
tournaient dans mon cerveau,
bougeaient peu à peu en leur danse
d'un rythme plus lent.

Les paupières voilaient le reflet
de la lumière qui parvient à l'âme par les yeux,
mais le monde de visions
allumait à l'intérieur une autre lumière.

À ce moment résonna dans mon oreille
une rumeur comme celle qui, à l'église,
erre confusément quand les fidèles terminent
leurs prières d'un *Amen*.

Et j'entendis comme une voix fine et triste
qui m'appela de loin par mon nom,
et je sentis une odeur de cierges éteints,
d'humidité et d'encens.

★ ★ ★

La nuit entra et, dans les bras de l'oubli,
je tombai comme une pierre en son sein profond.
Je dormis et au réveil je m'exclamai : « *Quelqu'un*

que j'aimais est mort ! ».

77 [XLVI]

Elle m'a blessé en se retirant dans l'ombre,
scellant d'un baiser sa trahison.
Elle se pendit à mon cou et, dans le dos,
elle me brisa le cœur de sang froid.

Et elle poursuit, joyeuse, son chemin,
heureuse, gaie, impavide ; et pourquoi ?
Parce que la blessure ne saigne pas,
parce que le mort est debout.

78 [XXXV]

Ton oubli ne m'admira pas, bien que
ta tendresse m'admira bien plus qu'un jour,
car ce qui en moi a de la valeur,
cela... tu ne le soupçonnes même pas.

79 [XII]

Petite, parce que tes yeux
sont verts comme la mer, tu te plains ;
verts sont ceux des naïades,
verts les eut Minerve,
et vertes sont les pupilles
des houris¹⁷ du Prophète.

Le vert est gala et ornement
de la forêt au printemps ;
parmi ses sept couleurs,
l'iris brillant l'affiche ;
les émeraudes sont vertes,
verte est la couleur de qui espère,
et les ondes de l'océan,

17. NDT. Beautés célestes que le Coran promet au musulman dans le paradis d'Allah.

et le laurier des poètes.

★ ★ ★

Ta joue est une rose matinale
couverte de rosée congelée,
où le carmin des pétales
se voit à travers des perles.

Et pourtant,
je sais que tu te plains
car tu crois que tes yeux
l'enlaidissent :
eh bien ne le crois pas,

car tes pupilles humides,
vertes et inquiètes,
semblent de jeunes feuilles d'amandier
tremblant dans la brise.

Ta bouche pourpre-rubis
est une grenade entrouverte
qui, à l'été, invite
à éteindre la soif en elle.

Et pourtant,
je sais que tu te plains
car tu crois que tes yeux l'enlaidissent :
eh bien ne le crois pas,

car, si fâchée,
tes pupilles scintillent,
tes yeux ressemblent
aux vagues se brisant
sur les rochers cantabriques.

★ ★ ★

Ton front, couronné
de l'or crépu d'une large tresse,
est une cime enneigée où le jour
reflète sa première lueur.

Et pourtant,
je sais que tu te plains
car tu crois que tes yeux
l'enlaidissent :
eh bien ne le crois pas,

car parmi les cils blonds,
proche des tempes, ils semblent
des broches d'émeraude et or
haussant une blanche hermine.

Petite, parce que tes yeux
sont verts comme la mer, tu te plains ;
peut-être, si noirs ou bleus
ils devenaient, tu le regretterais.

80

La vie est un songe,
mais un songe fébrile qui dure un point ;
quand on s'en éveille
on voit que tout est vanité et fumée...

Si seulement elle était un songe
très long et très profond,
un songe qui durerait jusqu'à la mort...
Je rêverais de mon amour et du tien.

81

Amour éternel

Le soleil peut bien s'ennuager éternellement ;
la mer s'assécher en un instant ;
l'axe de la Terre se rompre
comme un cristal fragile.

Advienne que pourra ! La mort peut bien
me recouvrir de sa crêpe funèbre,
mais jamais ne s'éteindra en moi
la flamme de ton amour.

82

Pour Casta

Ton¹⁸ haleine est l'haleine des fleurs,
 ta voix est l'harmonie des cygnes,
 ton regard est la splendeur du jour,
 et la couleur des roses est ta couleur.

Tu prêtes vie neuve et espoir
 à un cœur pour l'amour déjà mort ;
 tu crois de ma vie dans le désert
 comme la fleur dans les plateaux.

83

La goutte de rosée

La goutte de rosée qui dort
 dans le calice du lys blanc
 est le palais de cristal où
 vit le génie heureux de la pureté.

Il lui donne son mystère et sa poésie,
 il lui prête son arôme balsamique.
 Ah ! Que de la lumière au baiser
 ne s'évapore cette perle de la fleur !

84

Loin et parmi les arbres
 de la jungle intriquée,
 ne vois-tu quelque chose qui brille
 et pleure ? C'est une étoile.

On la voit déjà plus proche

18. Casta Esteban Navarro, qui épousa l'auteur en 1861.

briller au portique d'une ermitane,
comme au travers d'un tulle.
C'est un réverbère.

La course rapide s'achève ici.
Désillusion. La lumière que nous avons suivie
n'est ni réverbère ni étoile :
c'est une lampe à huile.

À tous les saints (Premier novembre)

Patriarches, qui furent la semence
de l'arbre de la foi des siècles lointains,
priez pour nous
le divin vainqueur de la mort.

Prophètes inspirés, qui déchirèrent
le voile mystérieux de l'avenir,
priez pour nous
celui qui sépara la lumière des ténèbres.

Âmes candides, Saints Innocents,
qui accrurent le chœur des anges,
priez pour nous
celui qui appela les enfants à son côté.

Apôtres, qui établirent les fondations
de l'Église dans le monde,
priez pour nous
le dépositaire de la vérité.

Martyres qui remportèrent leur palme
rouge de sang dans l'arène des cirques,
priez pour nous
celui qui vous donna fortitude dans les combats.

Vierges semblables au lys,

que l'été vêtit de neige de d'or,
 priez pour nous
 celui qui est source et perfection.

Moines, qui dans le combat de la vie
 demandèrent paix au cloître silencieux,
 priez pour nous
 celui qui est arc-en-ciel de calme dans les tempêtes.

Docteurs, dont les plumes nous légèrent
 des trésors de vertu et de savoir,
 priez pour nous
 celui qui est torrent de science intarissable.

Soldats de l'armée du Christ,
 tous Saintes et Saints,
 priez celui qui vit et règne parmi nous
 pour que nos fautes nous soient pardonnées.

Dans l'album de Madame...

Ce cimetière
 est solitaire, triste et muet ;
 ses habitants ne pleurent pas...
 Qu'ils sont heureux, les morts !

Table des matières

1. Comme s'arrache le fer d'une plaie...	3
2. Je me suis penché sur les gouffres béants...	3
3. À la clef d'un arc mal assuré...	3
4. Les soupirs sont air, et à l'air ils vont...	4
5. Les ondes ont une vague harmonie...	4
6. Fatiguée par la danse...	5
7. Je vais contre mes intérêts en le confessant...	5
8. Veux-tu de ce nectar délicieux éviter l'amertume la lie?...	6
9. Dans le tumulte discordant de l'orgie...	6
10. Comme dans un livre ouvert...	7
11. Je sais un hymne géant et étrange...	7
12. Comme le sauvage aux mains malhabiles...	7
13. Dans l'angle obscur du salon...	8
14. Parfois je la rencontre de par le monde...	8
15. Saeta qui traverse en volant...	9
16. Quand on me le conta, je sentis le froid...	9
17. Moi, je sais quel est l'objet de tes soupirs...	10
18. Quelle merveille que de voir le jour...	10
19. Comment vit cette rose que tu as prise...	11
20. Aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui...	11
21. Qu'est la poésie?...	12
22. Pour un regard, un monde;...	12
23. Serait-il vrai que quand le sommeil touche...	12
24. Les habits défaits, les épées nues...	13
25. Quand je regarde l'horizon bleu...	14
26. Tu étais l'ouragan et moi la haute tour...	15
27. Le zéphyr qui gémit faiblement...	15
28. Je mourrai avant toi...	15
29. Tes iris sont bleus...	16
30. Notre passion fut une tragique saynète...	16
31. Quand t'enveloppent dans la nuit...	17

32. Cette carcasse d'os et de peau...	18
33. Deux rouges langues de feu...	18
34. J'écartai la lumière...	19
35. Lames géantes qui vous brisez en mugissant...	20
36. Quand nous évoquons à nouveau les heures fugaces du passé...	20
37. Elle sait, si parfois ses lèvres rouges...	20
38. Elles reviendront, les noires hirondelles...	21
39. Ne dites pas que, épuisé son trésor...	21
40. Une larme pointait à ses yeux...	22
41. Ma vie est une friche...	23
42. Secousse étrange qui agite les idées...	23
43. Si, quand les clochettes bleues de ton balcon...	25
44. Tu dis que tu as un cœur...	26
45. En voyant mes heures de fièvre...	26
46. Les invisibles atomes de l'air alentour palpitent et s'enflamment...	26
47. Vint la nuit et point d'asile...	27
48. Feignant des réalités avec l'ombre vaine...	27
49. Nous naissons de l'éclair lorsqu'il brille,...	27
50. Aujourd'hui la terre et les cieux me sourient...	28
51. Je suis ardente, je suis brune...	28
52. Quand sur ta poitrine tu penches un front mélancolique...	28
53. Sur sa jupe elle tenait le livre ouvert...	29
54. Si l'on écrivait dans un livre...	29
55. Une femme m'a empoisonné l'âme...	30
56. D'abord une aube tremblante...	30
57. Comme la brise qui rafraîchit le sang...	30
58. Quand, parmi l'ombre obscure...	31
59. Combien de fois, au pied des murs moussus qui la gardent...	32
60. Voile flottant de brume légère...	33
61. Je ne sais ce que j'ai rêvé la nuit dernière...	33
62. Esprit sans nom, indéfinissable essence...	34
63. Éveillée, je tremble à ta vue...	36
64. Comme l'avare garde son trésor, je gardais ma douleur...	38
65. Muette, elle traverse et ses mouvements...	38
66. Sa main dans mes mains...	39
67. D'où je viens ? Cherche le plus horrible et âpre des sentiers...	40
68. Comme un essaim d'abeilles irritées...	40
69. C'est une question de mots, et pourtant...	41
70. Du peu de vie qu'il me reste...	41
71. On clôt ses yeux qu'elle avait encore ouverts...	41
72. Je t'entrevis et l'image de tes yeux resta...	44

73. Elle passait, irrésistible dans sa splendeur...	45
74. Dans l'imposante nef de l'église byzantine...	45
75. Pourquoi me le dire ?...	46
76. Je ne dormais pas, errant dans la limbe...	47
77. Elle m'a blessé en se cachant dans l'ombre...	48
78. Ton oubli ne m'admira pas !...	48
79. Petite, parce que tes yeux sont verts...	48
80. La vie est un songe...	50
81. Le soleil peut bien s'ennuager éternellement...	50
Amour éternel	50
82. Ton haleine est l'haleine des fleurs...	51
Pour Casta	51
83. La goutte de rosée qui dort...	51
La goutte de rosée	51
84. Loin et parmi les arbres de la jungle intriquée...	51
85. Patriarches, qui furent la semence de l'arbre de la foi...	52
À tous les saints	
(Premier novembre)	52
86. Solitaire, triste et muet est ce cimetière...	53
Dans l'album de Madame...	53